

Anthony Aguilar : le plan de frappe de Trump contre l'Iran déclenchera une guerre régionale

Anthony Aguilar est un lieutenant-colonel à la retraite de l'armée américaine, un béret vert des forces spéciales qui a servi comme officier d'infanterie au combat pendant 25 ans en Afghanistan, en Irak, en Syrie, en Jordanie, aux Philippines, en Thaïlande, en Malaisie, au Cambodge, au Vietnam, au Kazakhstan et au Tadjikistan. Aguilar a travaillé comme prestataire d'aide pour Gaza Humanitarian Foundation (GHF) et est devenu lanceur d'alerte concernant les atrocités. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Achetez des produits dérivés Diesen : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour parmi nous. Aujourd'hui, nous recevons Anthony Aguilar, lieutenant-colonel retraité de l'armée américaine. Il a passé vingt-cinq ans comme officier d'infanterie de combat au sein des forces spéciales. Il est aussi devenu un lanceur d'alerte très important concernant les crimes de guerre israéliens. Merci donc de revenir dans l'émission.

#Anthony Aguilar

Absolument. Merci, monsieur. Je vous remercie de m'accueillir.

#Glenn

Eh bien, les derniers rapports dont nous disposons indiquent que Trump a demandé au Pentagone d'élaborer ce plan de frappes sur trois jours. Il viserait les forces iraniennes de missiles, les drones, les centres de commandement, les infrastructures énergétiques et, enfin, il s'agirait essentiellement d'une frappe extrêmement puissante, mais limitée dans le temps à trois jours. Et l'émir du Qatar demande aux citoyens de se préparer au pire scénario dans l'ensemble du Moyen-Orient. Comment évaluez-vous cette situation ? Selon ce plan, comment l'interprétez-vous ?

#Anthony Aguilar

Eh bien, nous — les États-Unis, la région, et plus largement l'humanité dans son ensemble — nous dirigeons très vite, à un rythme accéléré, vers une nouvelle escalade et un regain d'hostilités dans ce conflit. Si les téléspectateurs s'en souviennent, en juin dernier, nous avons mené l'opération « Marteau de minuit ». Les munitions que nous avons larguées étaient des GBU quarante-trois. C'est la MOAB, c'est-à-dire une bombe à effet de souffle massif. Beaucoup pensent que l'acronyme MOAB signifie « la mère de toutes les bombes ». Cette expression a effectivement été utilisée. Mais MOAB est en réalité l'acronyme officiel de la GBU quarante-trois : « bombe à effet de souffle massif ». La GBU cinquante-sept, elle, est le pénétrateur massif. C'est la plus grosse. Donc, vous avez la MOAB et vous avez la MOP. La MOP est plus grosse. C'est une bombe de trente mille livres.

Il faut bien mesurer ce que cela représente. La MOAB est une bombe de dix tonnes. La MOP est une bombe d'environ treize tonnes et demie. Nous les avons donc utilisées dans l'opération Midnight Hammer. Les téléspectateurs s'en souviennent peut-être : lors de l'un des briefings du Pentagone, le président des chefs d'état-major interarmées américains a montré cette munition massive. Lorsqu'elle est larguée, elle pénètre le sol, puis explose dans le tunnel. Cela a été réalisé dans le cadre d'un entraînement, sur le site d'essais de missiles de White Sands, au Nouveau-Mexique. Les images diffusées hier n'étaient évidemment pas celles des frappes en Iran. Elles visaient à montrer cela. Voilà donc de quelles munitions il s'agit : la MOAB, la GBU quarante-trois, et la MOP, la GBU cinquante-sept. Nous les avons déjà utilisées. Est-il réaliste d'envisager que les États-Unis le fassent de nouveau ? Oui, absolument.

#Anthony Aguilar

Mais pour faire ça.

#Anthony Aguilar

Il faudrait utiliser des bombardiers B-deux et, ou d'autres bombardiers stratégiques. On ne va pas larguer une MOAB ou une MOP depuis un F-vingt-deux, un F-trente-cinq ou un F-seize. Il faut des bombardiers plus gros. La différence, cette fois, c'est que l'Iran s'y attend désormais. L'Iran sait maintenant quel appareil sera utilisé pour les larguer, et où elles seront larguées. Et Donald Trump a même donné un calendrier. Donc, le risque d'une telle opération a été multiplié par dix, compte tenu de la capacité de l'Iran à l'abattre, à frapper, à intercepter ou à s'en défendre. Nous savons, grâce à des renseignements provenant de l'intérieur de l'Iran, que le pays renforce ses positions près d'Ispahan, près de Natanz, ou près de ce que la plupart des gens connaissent désormais sous le nom du site de la montagne de la Pioche.

Des renforts sont en cours en ce moment. Qu'il y ait des renforts ou non, ceux que nous voyons sont déployés au sol, sur les véritables sites d'entrée ou de pénétration au sol. Depuis les airs, les munitions massives, les explosions aériennes massives ou les bombes pénétrantes massives ne vont pas détruire ces installations. Elles ne le feront pas. Nous en avons davantage, et nous en avons largué davantage pendant « Midnight Hammer », que nous n'en avons aujourd'hui au total. Donc,

soit nous menons cette opération en utilisant jusqu'à la toute dernière munition qu'il nous reste, soit nous en utilisons moins, et l'effet sera encore plus limité. Nous n'avons pas anéanti la capacité nucléaire de l'Iran pendant « Midnight Hammer ».

Donc, refaire cela de la même manière, que ce soit limité à trois jours, à une nuit ou à une journée, ne produira pas un résultat capable de changer la position dans les négociations, ni la position politique des États-Unis ou de l'Iran. C'est de la poudre aux yeux. C'est une façon pour Donald Trump d'essayer d'afficher sa force ou, entre guillemets, de « faire quelque chose », à l'approche des élections américaines de mi-mandat. Donc, aujourd'hui, le quinze octobre, il reste dix-neuf jours avant les élections de mi-mandat aux États-Unis. Il reste douze jours avant les élections en Israël. Et nous entrons dans le deux-cent-vingt-neuvième jour de cette guerre : sept mois et dix-sept jours. Qu'est-ce qui a changé ? Quel levier les États-Unis ont-ils obtenu ? Quel succès les États-Unis ont-ils remporté pour atteindre, quel qu'il soit, l'objectif politique final ?

Et n'oubliez pas : on ne sait toujours pas clairement pourquoi nous faisons cette guerre, n'est-ce pas ? Est-ce pour éliminer leur menace de missiles balistiques ? Eh bien, la capacité balistique de l'Iran est aujourd'hui égale, voire supérieure, à ce qu'elle était le vingt-huit février. On a dit qu'on avait coulé leur marine. D'accord. Mais l'ancienne marine, celle qui opérait depuis les ports du golfe Persique... Nous n'avons pas détruit la quatrième flotte des Gardiens de la révolution, qui opère en mer Caspienne. Donc, nous n'avons pas détruit leur marine. Et, de toute façon, est-ce que cela a jamais été un objectif ? Nous avons détruit leur force aérienne. D'accord. Mais ils ont toujours la capacité d'interdire l'espace aérien avec leurs systèmes sol-air. Alors, avaient-ils seulement besoin de leur force aérienne, si cela avait même été un facteur à prendre en compte ? Était-ce une question de changement de régime ? Vous vous souvenez du président Trump, le vingt-huit février ? Ils l'ont fait sortir du lit, à Mar-a-Lago.

Ils lui ont collé sa casquette MAGA blanche et dorée, et il est allé dire que c'était le moment de se soulever contre son gouvernement. Bon, il ne s'est rien passé après ça. Alors, était-ce un changement de régime ? Eh bien, on n'a... on n'a... rien vu changer sur ce terrain-là. Donc, deux cent vingt-neuf jours de guerre. Qu'est-ce qui a changé ? À mon avis, ce qu'on entend maintenant de la part du président des États-Unis, c'est de l'affichage. Une façon de faire quelque chose, de montrer une position de force dans les dix-neuf prochains jours avant les élections de mi-mandat américaines, et probablement même plus tôt, dans les douze prochains jours avant les élections en Israël, parce que les deux sont intrinsèquement liés. La grande question, maintenant, c'est : qu'est-ce qu'Israël va faire ? Je pense que c'est là que se situe le risque. Je pense qu'Israël prévoit de frapper l'Iran prochainement, ou du moins qu'il communique son intention de le faire.

#Glenn

Eh bien, vous avez entendu que la MOAB est... enfin, là encore, je me trompe peut-être, mais elle est conçue essentiellement pour des explosions sur une très vaste zone, et non pour pénétrer profondément dans ces installations souterraines fortifiées. Donc, là encore, la question se pose :

que proposez-vous ? Quel est l'objectif de tout cela ? Parce que l'administration doit sûrement commencer à comprendre que toutes ces victoires militaires, ou ces destructions, ne se traduisent pas nécessairement par l'atteinte d'objectifs politiques clairs. Comme vous l'avez dit, on peut tuer le dirigeant. Mais si son fils prend ensuite le pouvoir, qu'il n'est pas moins belliciste et qu'il en fait davantage, en quoi est-ce un changement de régime ? C'est un changement de dirigeant. Mais considérez-vous que tout cela relève de la mise en scène ? Quel en serait l'intérêt ? Simplement faire une grande démonstration de force, puis déclarer la victoire juste avant les élections de mi-mandat ? Comment interprétez-vous la possibilité réelle que cela mène à une véritable victoire ?

#Anthony Aguilar

Vous savez, c'est dans la nuit du treize avril deux mille dix-sept que les États-Unis ont utilisé pour la première fois au combat la GBU quarante-trois B, la bombe à effet de souffle massif, la MOAB. J'étais là. J'ai assisté à son emploi, à son déploiement. Et, pour revenir à votre point, la GBU quarante-trois, la MOAB, est conçue pour couvrir une vaste zone en surface. Elle ne pénètre pas profondément. Ce n'est pas une bombe anti-bunker. Elle ne va pas s'enfoncer très loin dans le sol. Elle est faite pour une vaste zone en surface. Et je peux vous dire que, lorsque nous l'avons utilisée en Afghanistan, c'était en partie pour la tester, parce que nous ne l'avons jamais utilisée auparavant. C'était aussi parce qu'il y avait une cible très étendue, à ciel ouvert, avec peu, voire aucun, dommage collatéral pour les infrastructures civiles. En gros, c'était un endroit perdu dans le désert.

On l'a larguée. Et si vous n'aviez pas vu ce qui s'est passé ce soir-là, si vous étiez revenu le lendemain sur place sans savoir qu'elle avait été larguée, vous n'auriez même pas su qu'elle l'avait été. Alors, contre quoi les États-Unis vont-ils l'utiliser ? Celle-ci précisément, la GBU quarante-trois. Maintenant, la GBU cinquante-sept MOP peut pénétrer. Mais réfléchissez-y. Prenons simplement la principale installation de Kuh-e Kolang Gaz La, ou la montagne de la Pioche. C'est une installation près de Natanz, n'est-ce pas ? Là, vous avez cette immense montagne, la montagne de la Pioche, qui s'élève à mille six cents mètres et qui est faite de granit massif. Et, en dessous, toutes ces installations. Donc la MOAB, la GBU quarante-trois, ne fera rien.

Ça va enlever la poussière à la surface. Ça ne fera rien à cette installation. On sait aussi qu'il est très probable que la GBU cinquante-sept, la MOP, ne lui fasse rien non plus, parce qu'elle ne peut pas pénétrer aussi profondément. Donc, c'est de la mise en scène. D'une certaine façon, c'est de la mise en scène. Mais ça pose aussi la question suivante : si, de toute évidence, les planificateurs militaires et les experts en armement, qui s'y connaissent bien plus que moi, savent que la GBU quarante-trois ne détruira pas une installation comme Pickaxe Mountain ou les installations d'Ispahan — elle ne les détruira pas — alors, est-ce qu'il y a potentiellement d'autres cibles en tête ? Est-ce qu'on va en utiliser une contre une zone peuplée ? Est-ce qu'on va en utiliser une contre une zone peuplée pour obtenir le même effet ?

Maintenant, souvenez-vous : quand vous larguez une munition à explosion aérienne de grande puissance, une MOAB, une bombe de neuf tonnes huit, dont huit tonnes deux d'explosifs... Et vous savez, vu la nature explosive de cette arme, c'est une bombe énorme. Elle ne produit pas les mêmes dégâts mesurables qu'une arme nucléaire tactique, mais elle envoie un message. Alors, les États-Unis vont-ils utiliser la MOAB contre une zone peuplée pour produire le même impact, le même effet, puis dire : « Oh, nous n'avons pas utilisé d'arme nucléaire tactique. Nous n'avons pas utilisé le nucléaire », tout en montrant ce niveau de destruction ? Parce que, comme vous le dites, qu'est-ce que l'utilisation d'une MOAB contre une cible souterraine fortifiée apporterait ? Rien, si ce n'est de la mise en scène.

#Glenn

Eh bien, si les informations sur cette campagne de trois jours sont exactes, il semble que l'objectif serait, je suppose, de provoquer un choc et de semer la stupeur. Ce serait l'avantage, si vous voulez. Trois jours de bombardements intensifs pourraient submerger l'ennemi. Mais le fait de limiter cela à une courte période présente aussi l'avantage, je suppose, de ne pas laisser le conflit s'éterniser. Car un conflit prolongé permettrait à l'adversaire de commencer à s'en prendre à la logistique ou... enfin, encore une fois, vous êtes le militaire, pas moi. Mais je me demandais simplement : l'attaque pourrait être courte, mais la capacité à éviter que le conflit ne s'éternise, est-ce que ce ne serait pas difficile ? Je veux dire, cela suppose que la riposte iranienne serait elle aussi limitée à ces trois jours, ou que les conséquences ne seraient pas si étendues. Comment évaluez-vous cela ? Si vous vous mettiez à la place des Iraniens, comment réagiraient-ils ?

#Anthony Aguilar

Eh bien, exactement. Je pense qu'il est important de comprendre la position iranienne. Nous pouvons faire des hypothèses sur ce qui se passe du côté des États-Unis, sur la base de notre expérience et de nos connaissances. Mais mettons-nous à la place des Gardiens de la révolution, ou du gouvernement iranien, et regardons quelles décisions ils prennent. Si votre adversaire, votre ennemi, a dit qu'il envisageait une campagne de bombardements de trois jours, alors, si vous êtes en Iran, vous pouvez examiner l'objectif et vous dire : d'accord, ils vont très probablement frapper ici, ici et ici. Nous savons que l'Iran se mobilise déjà en préparation d'une escalade et d'une attaque.

Donc, si vous êtes l'Iran, vous regardez ça et vous vous dites : d'accord, si les États-Unis et Israël ont potentiellement l'intention de limiter cela à trois jours, et que ce sont eux qui décident quand ça commence et où ça s'arrête, alors nous, l'Iran, avons un choix. Est-ce qu'on reste là à attendre que ça arrive, pour réagir ensuite en conséquence ? Ou est-ce qu'on prend les devants et qu'on frappe plus tôt ? Est-ce qu'on impose des conséquences et des dégâts dans leur cycle de décision ? Par exemple, frapper des aérodromes, frapper les avions ravitailleurs, les avions-citernes dont on sait qu'

ils sont au Qatar et stationnés sur des bases en Jordanie, et dont ces bombardiers auront besoin. Est-ce qu'on frappe en premier pour affecter la capacité des États-Unis à mener cette mission comme ils le veulent, selon le calendrier qu'ils ont choisi ?

Comment imposer des conséquences dans leur processus de décision ? Ou comment imposer des conséquences qui les empêcheraient tout simplement de le faire ? Je pense donc que l'Iran envisage maintenant la question suivante : est-ce qu'on frappe les premiers, en sachant que cela va arriver ? Ou est-ce qu'on attend que ça se produise, puis qu'on réagit en conséquence ? Notre réponse devrait-elle être plus importante que l'attaque elle-même, pour montrer que nous répondons avec force, et pas seulement coup pour coup ? Ou alors, autre possibilité : l'Iran ne fait rien. Les frappes ont lieu. L'Iran répond coup pour coup à ces frappes. Cette phase d'escalade va et vient. Mais la question plus fondamentale, c'est qu'une attaque de trois jours, trois jours de bombardements, ne met certainement pas fin au conflit. Elle ne met certainement pas fin à la guerre. Alors, que se passe-t-il ensuite ? Pourquoi les États-Unis le feraient-ils, dans ce cas ?

Quel est l'objectif ? Est-ce que l'objectif est de mettre fin à la guerre ? Ça ne va pas mettre fin à la guerre. Est-ce que l'objectif est de paralyser l'Iran et de le mettre à genoux pour qu'il supplie d'ouvrir des négociations ? C'est peu probable. Jusqu'ici, ça n'a pas marché, après deux cent vingt-neuf jours de frappes, de bombardements et tout le reste. Donc, pour moi, si l'on parle de son efficacité, l'Iran sait que cette frappe, qu'elle ait lieu ou non, vise surtout, à ce moment précis, à influencer les élections de mi-mandat aux États-Unis. Il s'agit d'afficher de la force, de montrer que le président des États-Unis ne reste pas les bras croisés à ne rien faire. De le montrer au peuple américain.

Maintenant, encore une fois, qu'est-ce que cela va réellement permettre d'accomplir ? Qu'est-ce que cela fait réellement ? Mais cela ouvre de nouveau la possibilité que, si j'étais assis à l'état-major interarmées iranien et que j'examinais cette situation, mon évaluation ne se limiterait pas, à ce stade, après deux cent vingt-neuf jours de guerre, à ces allers-retours. L'adversaire, l'ennemi, a tué l'ayatollah, bombardé des structures civiles, y compris des écoles, des complexes sportifs et des mariages. Il n'a cessé d'intensifier, d'intensifier encore, puis d'intensifier davantage. Et il semble que chaque occasion que nous avons donnée de négocier selon certaines conditions — pas de capituler ni de se rendre, mais de négocier selon certaines conditions — ait échoué. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On reste simplement là à attendre que cela recommence ?

Ou alors, si nous savons que cela se prépare, nous savons où les États-Unis stationnent leurs avions de combat. Nous savons où ils ont stationné leurs avions ravitailleurs. Nous connaissons les infrastructures critiques en Israël. Nous savons où se trouvent les navires américains. Est-ce qu'on frappe les premiers ? Donc, je pense que si j'en étais là, au deux cent vingt-neuvième jour de ce conflit, si je siégeais à l'état-major interarmées iranien, je chercherais des moyens de... comment infliger un coût, créer des conséquences, et démontrer notre puissance, en sachant que les États-

Unis vont essayer de faire cela. Mais ce que l'Iran pense réellement, ou ce qu'il va faire, je ne le sais pas. Mais les options sont les suivantes : frapper le premier, riposter coup pour coup, ou ne rien faire jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose.

Répondre de la même manière, en fonction de l'effet que cela aurait. Et puis, ça nous ramène exactement là où nous en sommes aujourd'hui, dans une sorte d'impasse où l'on ne sait même plus vraiment ce qui se passe. Je veux dire, nous en sommes au deux cent vingt-neuvième jour de cette guerre. Qu'est-ce qui se passe réellement ? Nous savons que, dans le détroit d'Ormuz, des navires sont touchés. Mais toutes les conditions politiques restent les mêmes : concernant le détroit d'Ormuz, la capacité nucléaire — ou son absence —, l'ambition de l'Iran, ou son absence, de se doter d'une arme nucléaire, les sanctions, les avoirs gelés, et qui aide qui. Nous en sommes donc à deux cent vingt-neuf jours, et rien n'a changé quant aux raisons mêmes pour lesquelles nous ferions la guerre.

#Glenn

Vous soulevez un point très important. Les États-Unis préparent cette frappe. Ils ont déjà fixé un calendrier. Cela suppose de déployer énormément de moyens militaires dans la région. Et j'imagine que l'Iran observe tout cela. J'imagine que la Chine et la Russie l'observent aussi. Et elles resserrent chaque jour davantage leurs relations avec l'Iran. La question ne porte donc pas seulement sur une escalade verticale, mais aussi sur une escalade horizontale, à mesure que le conflit risque de s'étendre. Alors, mettons la Chine et la Russie de côté. Je ne les vois pas être impliquées directement. Mais comment voyez-vous l'élargissement de la guerre dans la région ? Parce que, si l'on commence par la Turquie et le Pakistan, ils font partie de ce pacte de La Mecque. Là encore, je pense que la Turquie pourrait garder ses distances. Mais le Pakistan, est-il déjà en train de défendre le territoire saoudien ? Je sais qu'on sort alors du cadre iranien, mais ce qui se passe entre les Saoudiens et le Yémen, on ne peut pas vraiment le dissocier de ce conflit non plus.

#Anthony Aguilar

Oui, absolument. Je pense que, pour répondre en quelque sorte à la première question, ou à la première partie de la question, sur l'escalade, la Russie et la Chine observent évidemment la situation. Si les États-Unis doivent utiliser une bombe à effet de souffle massif, la GBU quarante-trois ou la GBU cinquante-sept, il y aura des signes très clairs que cela va se produire. Car pour larguer la MOAB — le président a parlé précisément de la MOAB. Mais quand il a dit « la MOAB », faisait-il vraiment référence à la MOP ? Parce que beaucoup de gens aux États-Unis, y compris le président, et même de nombreux militaires, considèrent la MOAB, autrement dit la « mère de toutes les bombes », et la MOP comme étant la même chose.

Ils ne connaissent pas la différence. Donc, pour larguer la GBU quarante-trois, la bombe à explosion aérienne de très grande puissance, elle doit être larguée depuis un C cent trente, plus précisément un C cent trente Talon. Le B deux Spirit, le B cinquante-deux Stratofortress et le B vingt-et-un Raider

ne sont pas encore équipés pour pouvoir larguer la MOAB. Il faudrait donc le faire depuis un C cent trente. Et pour cela, il faut un C cent trente Talon équipé pour cette mission. C'est un C cent trente très spécifique.

#Anthony Aguilar

Mais dans ce cas, il faudra aussi une escorte aérienne, parce que le C cent trente n'est pas un avion de combat.

#Anthony Aguilar

Il va donc vous falloir une armada pour escorter tout ça. Maintenant, si l'on envisage de larguer la bombe Massive Ordnance Penetrator, la GBU cinquante-sept, eh bien les seuls appareils de l'inventaire américain capables de le faire... le principal, c'est le B-2. Le B-21 Raider et le B-52 Stratofortress peuvent aussi le faire, mais ils ne peuvent en larguer qu'une seule. Le B-2 Spirit, lui, peut en larguer deux à la fois. Ce sont donc des indicateurs et des avertissements très clairs pour la communauté du renseignement, pour ceux qui surveillent : voir quels avions sont déplacés, quelles capacités sont déployées, et ce que les États-Unis pourraient réellement faire. Vous savez, si nous disons une chose — par exemple, que nous allons larguer la MOAB — mais que les avions nécessaires ne sont pas présents sur le théâtre d'opérations pour le faire...

Bon, d'accord. Ça n'arrivera pas. Si nous disons que nous allons larguer la MOP, d'accord, eh bien, si vous allez déployer la MOP, elle doit être larguée depuis ces avions. Ces avions doivent venir de cette zone précise, parce que c'est là qu'ils se trouvent. Donc, nous allons commencer à surveiller cette zone, à la recherche d'indices et d'alertes. La Chine comme la Russie aident donc l'Iran en matière de renseignement, de surveillance et d'imagerie. Il y aura donc des indices et des alertes. On ne peut pas introduire discrètement une MOAB ou une MOP sans qu'il y ait des signes annonciateurs de son emploi. Voilà cet aspect-là. Maintenant, concernant l'aspect de la guerre régionale.

Oui, c'est quelque chose qui m'inquiète beaucoup, quand on regarde ce qui se passe actuellement au Yémen, avec les alliances qui soutiennent l'Arabie saoudite dans ce conflit, et le Conseil présidentiel de direction, soutenu par les Saoudiens, sur le terrain au Yémen, dans la lutte contre Ansar Allah. Il y a le Pakistan. Il y a les États-Unis et l'Arabie saoudite, qui fournissent des conseillers, ainsi que des capacités de renseignement, de surveillance et de reconnaissance. Donc, quand on considère cela, et que l'on sait qu'à ce jour, en ce moment même, Ansar Allah a la capacité de frapper Riyad, de frapper les installations d'Aramco sur le golfe Persique, de frapper des installations à l'Ouest, de frapper les pipelines.

Ils ont abattu hier, au-dessus de Saada, un avion de chasse Eurofighter Typhoon saoudien. Donc, si l'on regarde comment cela pourrait prendre de l'ampleur, il y a déjà cette guerre qui se déroule en Iran, principalement dans le golfe Persique et le détroit d'Ormuz. Nous savons maintenant ce qui se

passé ici, au Yémen, évidemment. Cela s'est étendu à la région, y compris à l'Arabie saoudite et aux pays de la côte du Golfe. Nous savons désormais que la Turquie et le Pakistan sont impliqués, directement ou indirectement, en raison de l'Alliance de La Mecque avec l'Arabie saoudite. Mais pour l'instant, personne, pas même l'Arabie saoudite, n'est disposé à se salir les mains, à verser son sang ou à envoyer des troupes au sol pour réellement combattre au Yémen.

L'Arabie saoudite, les États-Unis, le Pakistan, la Turquie, tous essaient de faire ça à moindre coût, depuis les gradins. On va suivre ça, mais on ne va pas vraiment s'engager. Et ça pourrait changer. Peut-être qu'on ne s'engagera pas avant... ou peut-être qu'on ne s'engagera tout simplement pas du tout. Mais, à l'heure actuelle, Ansar Allah a déclaré qu'ils ne frapperaient pas les intérêts américains dans la région, à moins que les États-Unis ne s'impliquent directement dans des opérations au Yémen. Donald Trump a indiqué ces derniers jours, à la suite d'appels téléphoniques avec Mohammed ben Salmane, que les États-Unis pourraient envisager de participer aux frappes, aux côtés de l'Arabie saoudite, au Yémen, contre Ansar Allah. Cela franchirait le seuil à partir duquel Ansar Allah dirait : « D'accord, vous avez franchi ce seuil. »

Nous allons maintenant viser des moyens américains, qu'il s'agisse de bases ou de moyens navals. Nous savons que, il y a plusieurs mois, Ansar Allah a réussi à frapper un pétrolier américain du côté méditerranéen du canal de Suez, avec un missile balistique à longue portée. Ils ont donc cette capacité. Mais ce qui est plus préoccupant pour le conflit qui se déroule actuellement en Iran, c'est que depuis que l'Iran a déployé le missile balistique antinavire à moyenne portée Qasem Basir contre le groupement aéronaval du George Washington, il aurait plus précisément pu causer des dégâts et frapper le Comstock, un navire de ce groupement aéronaval, que les États-Unis ont retiré plus loin dans leur blocus à distance. Donc, si vous regardez : ici, le golfe Persique ; ici, le détroit d'Ormuz ; ici, le golfe d'Oman.

Les États-Unis ont repoussé ce blocus lointain encore plus loin. Nous le savons maintenant, parce que le quartier général de la Cinquième Flotte, à Bahreïn, a été détruit. La Cinquième Flotte a désormais été déplacée vers Diego Garcia, à deux mille kilomètres plus au sud, dans l'océan Indien. Et nous savons maintenant que nos lignes d'approvisionnement traditionnelles dans la région, pour la Cinquième Flotte américaine et le Commandement central américain, ne viennent plus des bases et des plateformes logistiques de la région, parce qu'elles ont toutes été détruites. Cette longue chaîne logistique part donc désormais de Singapour ou de Corée du Sud. Elle doit traverser tout l'océan Indien jusqu'à Diego Garcia, où se trouve maintenant le quartier général de la Cinquième Flotte, puis rejoindre la zone d'opérations, plus précisément la mer d'Arabie et le golfe d'Oman.

Eh bien, si les États-Unis se mettent alors à participer à ce combat contre les frappes au Yémen, entraînant Ansar Allah dans cette affaire au point qu'ils pourraient être disposés à frapper des intérêts américains, alors, maintenant que la marine américaine se replie davantage, loin du golfe Persique et du golfe d'Oman, vers la mer d'Arabie, les moyens navals américains se retrouvent à portée de la menace de missiles balistiques venant d'Ansar Allah au Yémen. En somme, entre ce que nous savons que l'Iran possède et ce que nous savons qu'Ansar Allah possède en matière de

capacité de menace balistique, notamment de missiles balistiques antinavires, les États-Unis sont entraînés dans une zone de destruction, une zone d'engagement, en mer d'Arabie.

Tout cela pourrait donc faire partie de... vous savez, ne sous-estimons pas la stratégie ni la campagne. Et ne sous-estimons pas non plus l'intelligence de l'Iran, qui regarde la situation et se dit : d'accord, voilà les éléments que nous ne pouvons pas contrôler. Voilà ce que nous pouvons contrôler. Voilà ce que nous pouvons faire, et ce que nous ne pouvons pas faire. Que se passe-t-il en ce moment ? D'accord, nous voyons les États-Unis et les moyens navals déployés dans cette zone. Si la situation s'aggrave au point qu'Ansar Allah soit désormais impliqué, alors l'Iran et Ansar Allah pourraient attirer la Cinquième Flotte américaine et les moyens du Commandement central des États-Unis dans une zone d'engagement en mer d'Arabie. C'est exactement ce que je ferais. Donc, on ne peut pas penser que l'Iran ne regarde pas la situation dans son ensemble.

C'est donc une menace considérable pour les États-Unis, à mesure que cette guerre continue de s'intensifier et de s'étendre dans la région. Nous sommes maintenant au bord d'un conflit au Yémen, en raison de ses liens avec l'Arabie saoudite, le Pakistan, la Turquie et les États-Unis, qui y sont entraînés. Cette guerre, qui était discrètement un conflit entre l'Iran, les États-Unis et Israël, ainsi que l'autre guerre entre l'Arabie saoudite et ses alliés au Yémen, est maintenant en train de fusionner. Ces conflits se rejoignent et entraînent d'autres pays de la région, mais aussi des conflits déjà existants. Par exemple, le conflit au Yémen ne concerne pas seulement le soutien de l'Arabie saoudite au Conseil présidentiel de direction, le PLC, et aux forces soutenues par Riyad sur le terrain au Yémen.

Les Émirats arabes unis soutiennent aussi le Conseil de transition du Sud, le CTS, qui, pour l'instant, n'est pas directement impliqué dans les combats, mais qui s'oppose également au Conseil présidentiel de direction. La situation pourrait donc s'aggraver, surtout si Ansar Allah continue de gagner du terrain à l'ouest et de progresser vers l'est. Cela pourrait alors entraîner une réaction du CTS, soutenu par les Émirats arabes unis et opposé au Conseil présidentiel de direction, lui-même soutenu par l'Arabie saoudite. On pourrait donc voir le conflit s'étendre davantage, non seulement à l'intérieur du Yémen, mais aussi à l'Arabie saoudite et à d'autres pays de la région. C'est un peu comme lorsqu'une réaction nucléaire devient incontrôlable : on ne peut plus l'arrêter. Vous savez, même si vous retirez les barres ou si vous essayez de la stopper, c'est déjà en cours. Nous pouvons faire très peu de choses, à présent, pour empêcher cela. Et c'est assez effrayant.

#Glenn

Eh bien, je suppose que les planificateurs militaires américains envisagent la possibilité d'attaquer le Yémen et arrivent à peu près à la même conclusion que vous : cela risque de fusionner ces guerres, qui ont déjà émergé, je suppose. Mais l'alternative, pour les États-Unis, serait de s'appuyer sur leurs États de première ligne. Autrement dit, de laisser l'Arabie saoudite mener ce combat de manière indépendante. Mais l'armée saoudienne... enfin, elle a des capacités, pas illimitées, mais sa capacité à les utiliser est souvent critiquée. Comment évaluez-vous les forces et les faiblesses des forces

saoudiennes, ou des forces soutenues par l'Arabie saoudite, qui combattent actuellement au Yémen ? Oui.

#Anthony Aguilar

J'ai donc suivi, sur le plan tactique, des entraînements d'unité, des formations d'unité avec échanges d'expertise, avec les forces saoudiennes. Mais j'ai aussi étudié avec des officiers saoudiens au Command and General Staff College de l'armée américaine, à Fort Leavenworth, ici aux États-Unis. Des officiers saoudiens suivent cette formation. Quand j'y ai participé, en deux mille treize, il y avait donc un officier saoudien dans ma classe, dans mon séminaire.

C'est un programme qui dure un an, donc j'ai appris à assez bien les connaître. Ça ne fait pas de moi un expert des opérations militaires saoudiennes, loin de là. Mais tout au long de cette année, vous savez, on élabore des plans d'opérations avancés et des plans de campagne avec son groupe de séminaire. J'ai donc pu entrevoir pas mal d'aspects du fonctionnement de l'armée saoudienne et des forces militaires saoudiennes, au moins au niveau de l'état-major général, ou du moins de leur façon de penser. Cela étant dit, l'Arabie saoudite dispose d'une force d'élite antiterroriste très compétente. Elle est très petite. Elle est généralement axée sur... leurs forces antiterroristes, un peu comme ce que nous appelons aux États-Unis la Delta Force. Leurs forces antiterroristes sont très compétentes, très bien équipées et très bien entraînées. En revanche, leurs forces conventionnelles, qu'il s'agisse de l'armée de l'air ou des forces terrestres, manquent d'intégration. Leur planification et la conduite de leurs opérations sont très cloisonnées. Les forces terrestres font ceci, les défenses aériennes font cela, l'armée de l'air fait autre chose, la marine fait encore autre chose. Tout est très cloisonné. Alors que si l'on regarde les États-Unis, ou même la manière dont l'Iran opère...

#Anthony Aguilar

Ou de la manière dont fonctionne la Russie, ou dont fonctionne l'Ukraine, dans l'ensemble.

#Anthony Aguilar

Il y a évidemment aussi des lacunes à ce niveau-là. Mais dans une campagne conjointe intégrée, les forces terrestres n'opèrent pas de manière séparée de votre campagne aérienne ou de vos capacités aériennes. Elles travaillent ensemble. Donc, ce que nous observons, c'est l'une des plus grandes faiblesses du soutien saoudien aux forces terrestres au Yémen. Il ne s'agit pas de forces saoudiennes, mais du Conseil de direction présidentiel, soutenu par l'Arabie saoudite. C'est un peu comme le manque d'intégration, ou le fonctionnement en silos, des opérations au sein de l'armée saoudienne. Nous en voyons le reflet sur le terrain, entre les combats menés au sol par le Conseil de direction présidentiel et la campagne aérienne de soutien saoudienne. Ce sont deux opérations distinctes.

Ils ne sont pas intégrés. Ils ne sont pas coordonnés, comme lorsqu'une campagne aérienne soutient une manœuvre au sol, ou inversement. Vous pouvez manœuvrer au sol pour créer les conditions permettant ensuite aux moyens aériens de frapper, afin de faire progresser la campagne terrestre. Par exemple, disons que vous êtes une compagnie d'infanterie au sol et que votre mission consiste à avancer pour détruire un système de missiles sol-air. En faisant cela, vous permettez aux forces aériennes de pénétrer davantage et de frapper la ligne de front ennemie. Les forces terrestres peuvent alors manœuvrer encore plus loin. C'est une campagne intégrée.

Les forces terrestres ne détruisent pas quelque chose au sol juste pour le faire. Elles permettent une action dans les airs, qui, elle-même, facilite ensuite davantage la manœuvre au sol. C'est un concept très élémentaire d'intégration entre les opérations aériennes et terrestres. Or, cela ne se produit pas. Cela ne se produit pas avec les forces saoudiennes et les forces soutenues par l'Arabie saoudite au sol. Cela ne s'est pas produit depuis le début. Et cela ne se produit toujours pas aujourd'hui. Et je dirais que le principal signe d'un risque accru de voir l'Arabie saoudite perdre du terrain face au C. P. L., au Yémen, c'est que, désormais, après plusieurs semaines de conflit, l'Arabie saoudite ne s'est pas adaptée.

Ils n'ont pas, ils n'ont pas, ils n'ont pas modifié ou changé leur manière de mener cette guerre pour tenir compte de la réalité sur le terrain. Et je pense que beaucoup regardent ça et se disent, même aux États-Unis, même dans le monde occidental : « Oh, comment ces terroristes en tongs, roulant en Toyota, armés de lance-roquettes RPG, pourraient-ils tenir longtemps ? Oui, ils ont remporté quelques victoires dans des zones qui les soutiennent, mais ils ne tiendront pas. » Et la vérité, c'est qu'Ansar Allah n'est pas une armée terroriste en tongs, roulant en Toyota et tirant des RPG. Ils sont intégrés à une campagne militaire. Ils disposent de défenses aériennes. Ils ont des missiles balistiques. Ils ont une technologie avancée de drones.

Ils mènent une campagne intégrée sur le terrain, qui combine leurs capacités en drones et leurs capacités terrestres. Et ils agissent d'une manière qui m'indique que... Bon, je ne sais pas, je n'ai pas vu leurs plans. Mais quand on regarde ce qui se passe, il est clair pour moi qu'Ansar Allah mène une campagne offensive : ils prennent Mocha, ils encerclent maintenant Taïz, ils prennent les hauts plateaux et ils mettent désormais Aden en danger. Nous savons que, rien qu'aujourd'hui, ils ont frappé des cibles critiques à l'intérieur d'Aden. Et cela alors qu'ils frappent aussi Riyad, qu'ils abattent des avions et qu'ils défendent leur ligne de front. Donc, cela m'indique qu'il ne s'agit pas d'une bande de terroristes en tongs, armés de lance-roquettes et circulant dans des pick-up Toyota, qui cherchent simplement à gagner à tout prix.

Ils mènent une campagne pour consolider leurs acquis sur la ligne de front, pour comprendre la guerre au sol, et pour voir comment intégrer ce qui se passe ici, dans cette partie du Yémen, à une stratégie qui vise aussi à faire payer un coût à l'Arabie saoudite, à Riyad, dans les ports du sud-ouest, et sur l'oléoduc est-ouest. Pour moi, cela montre qu'Ansarallah a une campagne. Et cela montre que l'Arabie saoudite, elle, n'en a pas. C'est probablement la plus grande faiblesse de la

culture militaire saoudienne : ils compartimentent énormément les choses selon les spécialités de chacun, et ils n'intègrent pas les différentes fonctions de combat. Cela leur coûte très cher dans leur capacité à soutenir la guerre au sol. Mais il y a aussi le fait que, selon moi, l'Arabie saoudite ne semble pas réellement disposée à s'engager.

#Glenn

Bon, évidemment, oui. Je pense que les Houthis, ou Ansar Allah, sont tout à fait capables. Je pense qu'ils l'ont prouvé. Le fait qu'ils puissent frapper des navires en mouvement, à une distance aussi grande, avec des missiles sophistiqués... tout cela devrait clairement nous indiquer qu'il ne faut pas trop sous-estimer le camp d'en face. Et je pense que c'est devenu un problème central du moment unipolaire : partir du principe que tous les adversaires sont inférieurs. Mais comment voyez-vous la stratégie des Houthis ? Car, encore une fois, alors que cette guerre se confond de plus en plus avec la guerre contre l'Iran, ils sont souvent réduits au rôle de simples mandataires. Pourtant, ils ont évidemment leur propre autonomie, leurs propres intérêts, qui recoupent souvent ceux des Iraniens. Cela dit, quelle est leur stratégie ? Quels sont leurs objectifs ? À ce stade, vont-ils chercher à chasser leurs adversaires et à prendre le contrôle de tout le Yémen ? Vont-ils avancer en Arabie saoudite, reprendre des territoires qu'ils considèrent comme les leurs ? Comment voyez-vous leur stratégie globale ?

#Anthony Aguilar

Oui, considérer Ansar Allah, ou le mouvement houthi au Yémen, comme un supplétif de l'Iran serait une erreur de jugement majeure. Et je sais que beaucoup le voient ainsi. Moi, je ne considère pas Ansar Allah comme un supplétif de l'Iran, mais comme un allié régional. Ont-ils des équipements et certaines capacités fournis par l'Iran ? Oui, bien sûr. Mais ils disposent aussi de nombreuses capacités qu'ils ont acquises ou développées eux-mêmes. Je les qualifierais donc moins de supplétifs que d'alliés régionaux. Et ils n'écoutent pas toujours l'Iran, ni ne suivent toujours ses consignes. Ce ne sont donc certainement pas des supplétifs. Aujourd'hui, nous savons que, sur le terrain au Yémen, Ansar Allah a un objectif politique : obtenir le départ de l'Arabie saoudite.

Et, en gros, ces éléments soutenus par l'Arabie saoudite sur le terrain finissent soit par plier le genou et baiser l'anneau, en disant : « D'accord, nous allons nous dissocier du soutien saoudien. Nous allons désormais nous placer sous la direction, sous l'autorité d'Ansar Allah. » Mais il y a aussi autre chose. Je crois que c'était hier, ou peut-être avant-hier : le porte-parole d'Ansar Allah, un général, a expliqué comment cela allait se terminer. Il a évoqué les conditions qui doivent être réunies. Et Ansar Allah ne cherche pas un cessez-le-feu temporaire. Ils veulent en finir une fois pour toutes, selon leurs conditions, selon les conditions qu'ils ont obtenues.

Donc, ils ne vont pas déposer les armes dans le cadre d'un cessez-le-feu temporaire s'ils n'ont pas remporté la victoire. Ils sont là pour gagner, faute de meilleure expression. Quand on regarde ce qu'ils ont acquis aujourd'hui dans l'ouest du Yémen, de Saada jusqu'aux environs de Taëz — ici, c'est

Aden — Ansar Allah n'a pas besoin de contrôler ou de prendre physiquement tout le Yémen. Les infrastructures critiques, la plupart des grands terminaux portuaires le long de la côte, les principaux aéroports, les grandes zones urbaines, les principaux centres financiers et les secteurs majeurs de l'économie se trouvent tous dans cette zone, qu'ils contrôlent déjà en grande partie.

Et surtout, s'ils continuent à faire progresser le front de Taïz vers Aden, et qu'ils consolident tout cela à l'ouest, que se passe-t-il vraiment ? Quelle source de contrôle, quelle source de pouvoir reste alors au gouvernement yéménite soutenu par l'Arabie saoudite, le Conseil présidentiel de direction ? Que leur reste-t-il réellement pour exercer le pouvoir ? Pas grand-chose. Mais nous avons aussi entendu le général Saree à ce sujet. Il a même mentionné les trois provinces. Donc, voici le Yémen. Voici l'Arabie saoudite. Ces trois provinces frontalières du Yémen, qu'Ansar Allah considère en substance comme faisant partie du Yémen, du Grand Yémen, ce sont les provinces d'Asir, de Jazan et de Najran. Ces trois provinces.

Donc, je pense que l'un des objectifs politiques d'Ansar Allah est clairement de reprendre ces territoires. Un peu comme on l'a vu au début de la Seconde Guerre mondiale, lorsque l'Allemagne cherchait à réoccuper, ou à reprendre, des terres germaniques ancestrales aux Français, dans la région d'Alsace-Lorraine. En gros : « Hé, ce sont des Allemands. Ce sont des Allemands germanophones. Ils devraient nous appartenir. » C'était un objectif dès le début. C'est la même chose ici. Ansar Allah considère que ce sont leurs gens. Ce sont des Yéménites. Ils leur appartiennent. Ils doivent être avec eux. Je pense donc qu'on voit aujourd'hui Ansar Allah clarifier de plus en plus ses objectifs politiques.

Regardez ce que nous contrôlons. Regardez ce que nous avons accompli. Regardez ce que nous avons réussi à obtenir sur le terrain, militairement, en vue d'un objectif politique final : que l'Arabie saoudite s'en aille. Partez. Laissez-nous gérer cela. C'est notre pays. Si vous étiez soutenus par les Saoudiens, nous vous donnerons la possibilité de renoncer à cela, de plier le genou, de baiser la bague et de nous rejoindre. Sinon, nous continuerons à vous combattre, et nous continuerons à gagner du terrain. C'est, en quelque sorte, l'ordre qui vient d'être donné, parce que le gouvernement et le Premier ministre ont failli être tués à Aden par des frappes houthies, des frappes d'Ansar Allah, au cours des douze dernières heures.

En fait, le Yémen a dû annoncer que le gouvernement et le Premier ministre allaient bien. Ils ne sont pas morts. Ils sont toujours en vie. On voit donc maintenant cette position d'échec et mat dans laquelle Ansar Allah se trouve au Yémen. Ils lancent ces appels, ou plutôt ils affichent très clairement leur position politique : « Voilà nos conditions : rejoignez-nous ou mourez. L'Arabie saoudite, partez. Et, au fait, nous voulons notre territoire. Nous voulons ce que nous considérons comme le Grand Yémen, dans ces trois territoires. » Je pense donc que c'est clairement vers cela qu'Ansar Allah avance sur le plan politique. Et il me semble que leur guerre au sol, leur campagne terrestre, soutient directement cet objectif final.

#Glenn

Oui, l'administration Trump a vraiment ouvert la boîte de Pandore avec l'attaque contre l'Iran. Je me demande simplement si, en lançant cette frappe de trois jours, il ne va pas devenir difficile de prévoir quels autres conflits pourraient, vous savez, s'étendre jusqu'à Bahreïn ou au Koweït.

#Anthony Aguilar

Absolument.

#Glenn

C'est... oui, enfin, il y aura trop de spéculations, mais non.

#Anthony Aguilar

Regardez les répercussions que cela a, chaque jour, sur l'économie de ces régions. En Arabie saoudite, l'économie touristique s'effondre, parce que leurs aéroports sont fermés et que personne ne veut se rendre dans une zone où les bombes tombent. Il y a aussi l'industrie pétrolière, leur capacité à transporter et à produire. Mais récemment, vous savez, du vingt-sept au vingt-neuf novembre, il y a la course de Formule Un à Bahreïn. C'est énorme. Ou plutôt, excusez-moi, au Qatar. C'est une source de revenus considérable. C'est énorme pour le tourisme, le tourisme international, la reconnaissance internationale. C'est un événement majeur. Et maintenant, ils envisagent de devoir l'annuler en raison du conflit en cours et de ce qui se passe actuellement. Le gouvernement du Qatar a même dit : « Nous examinons désormais différentes options, notamment l'annulation ou le report de l'événement à une autre date. »

Donc voilà, vous savez, compte tenu du fait que nous sommes en guerre et que des gens meurent... Une course de Formule Un, bon. Mais c'est une industrie majeure : le tourisme, pour les pays de cette région touchés par ce conflit. Et ce secteur ne rebondira pas immédiatement à la fin de la guerre. Ce ne sera pas : « Ah, la guerre est finie, maintenant. Allez, tout le monde, venez. » Il y aura un délai avant ce rebond, s'il y en a un. C'est donc un autre élément à prendre en compte. Aujourd'hui, sur le terrain, on voit de vraies contraintes. Des pays qui ont leurs propres industries, leurs propres objectifs et leurs propres projets, doivent désormais annuler ces activités ou y renoncer.

#Glenn

Eh bien, lieutenant-colonel, merci beaucoup d'avoir pris le temps de nous faire part de votre analyse. Oui, espérons que des esprits plus calmes, ou plus sages, tenteront au moins de mettre fin à certaines de ces escalades. Mais merci encore.

#Anthony Aguilar

Merci, Glenn. Je vous en suis reconnaissant, et je vous souhaite une excellente journée. Merci aussi de suivre de près tout ce qui se passe et de nous tenir tous informés. Je vous en remercie.

#Anthony Aguilar

Nous vous en sommes tous reconnaissants. Merci.